

CHATTERIES

– Mauvais, Steve ?

– Pire, Chat Sauvage. Si la formule n'est pas sur son bureau lundi matin, J. P. s'offrira un rire sardonique en voyant rouler dans la sciure la tête de son chimiste favori...

Steve se pencha sur la nuque d'Anita pour lui mordiller l'oreille. Loyale à *Jean Dupré Inc.*, la réceptionniste embaumait Viol Furieux. C'était la dernière grande trouvaille de Steve, mais elle remontait à plus de six mois. C'était tout de même un sacré parfum, qui tenait les promesses de son nom. Steve commençait à jouer avec une fermeture-éclair ; d'un bond souple, le Chat Sauvage se mit hors de portée. Perchée sur un classeur, Anita minauda :

– Restez sérieux, Loup-Garou... Vous croyez qu'il vous balancera vraiment ?

– J'en ai bien peur. Et vous resterez là, cloîtrée dans le sérail, loin de mes yeux...

– Steve... Il faut trouver avant... Vous avez encore trois jours.

Il se gratta le crâne avec ennui. Un parfum aphrodisiaque, vraiment aphrodisiaque, ça ne se met pas en formule sur une carte perforée. Et surtout pas tous les trois mois. Viol Furieux avait été un coup de veine, un filon, une mine. J. P. l'avait baptisé lui-même. Audacieux, agressif comme son nom. Mais une firme qui vend déjà Passion Démente, Désir Pervers et Sex Frénésie renonce à fourguer ses eaux de toilette à la clientèle ecclésiastique. Viol Furieux restait le n°1 de l'année pour les ventes, mais commençait à baisser. C'est le hic dans ce racket. Avec les belles filles, ça marche tout seul, mais quand les moches réalisent que le viol se fait attendre, il faut les pigeonner avec autre chose.

Steve eut au moins une satisfaction en rentrant chez lui. Il trouva le paquet sur le seul coin libre de son établi, avec l'étiquette verte de Westley & Sons, annonciatrice de joies sans fin. Il lança son chapeau sur Artaxercès qui protesta d'un miaulement scandalisé. Incapable d'attendre, il trancha la ficelle d'un coup de pince et commença à déballer les tubes et les résistances, vérifiant sa commande au fur et à mesure. Réfugié sur le radiateur, Artaxercès ne le quittait pas des yeux tandis que Zénobie s'installait sur ses cuisses avec un ronronnement satisfait.

Toutes les pièces étaient là ; il les rangea avec soin dans la boîte à compartiments. Il eut envie, de commencer tout de suite à câbler, mais les deux chats ne cesseraient de le persécuter tant qu'ils n'auraient pas eu leur dîner. Il sortit la viande hachée du frigidaire et dut subir les griffes exigeantes qui harcelaient ses mollets pendant qu'elle dégelait sur le réchaud. Lorsque les deux chats furent servis, il se prépara une boîte de soupe de poisson et mangea quelques fruits. Après quoi, sûr de plusieurs heures de tranquillité, il attaqua enfin l'amplificateur à douze lampes dont le diagramme ornait le mur, au dessus de l'établi. C'était le jeudi soir, aux environs de 22 heures.

Le radio-amateurisme n'est pas à la portée de tout le monde. Très vite, pour le sujet doué, les plans établis deviennent sans intérêt. Le véritable fan de l'électronique crée ses propres montages, invente ses propres schémas, toujours plus hi-fi, toujours plus complexes. Chimiste réputé, Steve Lorensen oubliait chaque soir les formules de parfums et les soucis du travail en maniant le fer à souder jusqu'à une heure avancée de la nuit. Le sous-sol de son appartement convenait parfaitement à cet usage. Il y logeait ses chats, son encombrant matériel radio, sa bibliothèque et même un comptoir de faïence et une étagère de flacons renfermant les principales essences utilisées en parfumerie. Paradoxalement, ce n'était pas dans les laboratoires ultra-modernes mis à sa disposition par Dupré Inc. que Steve trouvait ses meilleures formules, mais dans ce sous-sol encombré.

Le montage d'un douze lampes en push-pull n'est jamais chose facile. Chaque circuit doit être testé séparément. Les pièces utilisées par Steve étaient uniquement des pièces de surplus de la marine ayant déjà servi. Tout cela explique en partie un concours de circonstances qui ne se reproduit sans doute qu'une fois par millénaire. Car il fallut aussi que Steve abandonne vers deux heures du matin le douze lampes presque achevé, recouvert de son carter, et que, par mégarde, il le laisse branché. Il fallut que Zénobie, qui avait passé la dernière demi-heure en chatteries inefficaces pour séduire Artaxercès, décide de venir se coucher en rond sur l'amplificateur tiède. Il fallut enfin que Steve, sans doute fatigué, envoie par erreur durant plusieurs minutes une charge très supérieure à ce que pouvaient

normalement encaisser les circuits. Plusieurs minutes au bout desquelles l'effort demandé aux composants électroniques fut trop fort pour eux. Il y eut un éclair bleuâtre sous les pattes de la chatte somnolente et celle-ci bondit au plafond, la queue droite, le poil raide et parcouru d'étincelles.

Lorsque l'événement se produisit, Steve poussa une suite de jurons bien sentis. Les jurons ne changeaient rien. Durant ces instants cruciaux, le crâne de Zénobie avait reposé en plein dans le champ d'induction créé par un inimaginable hasard. L'effet de ce bombardement invisible des cellules corticales de l'animal fut en apparence inexistant, mais le mal était fait. Jamais, comme on le verra par la suite, le nom d'amplificateur n'avait été mieux appliqué qu'à l'appareil entièrement nouveau créé accidentellement par Steve. Et comme ce dernier, furieux et inquiet, ne perdit pas une seconde pour mettre son montage en pièces et retester chaque élément, les chances de reproduction du phénomène s'évanouirent pour un autre millénaire.

A 9 heures le samedi matin, Mrs Wimbleton entra dans le sous-sol pour y faire ce qui se pouvait de ménage. C'était une créature sèche et anguleuse qui conservait contre son locataire trois griefs inexpiables : ses deux chats qui laissaient des poils sur les coussins, l'effroyable désordre dans lequel vivait Steve et le côté voyant de ses petites amies.

Le frère de Pamela Wimbleton était salutiste, et les ricanements sournois de Steve au sujet de l'uniforme du «Colonel» ne faisaient rien pour arranger les choses. La pieuse personne soupira du spectacle des livres étalés en vrac sur le plancher. Elle ne remarqua sans doute pas avec quelle dextérité Zénobie tournait d'une patte délicate les pages d'un traité de parfumerie.

Artaxercès, qui digérait sur le fauteuil-club, fut expulsé d'un coup de torchon sans appel. Mrs Wimbleton, fredonnant un cantique, entreprit de changer la poussière de place à coups de balai rageurs.

Steve s'éveilla vers onze heures et alla déjeuner au *Joe's Nite and Day*. La serveuse regarda sans indulgence sa barbe de quarante-huit heures et sa chemise pas nette. Steve paya et passa chez Humphrey pour faire le plein de conserves. Pour les chats, il prit de la viande hachée en quantité suffisante, afin qu'ils se tiennent tranquilles durant le week-end.

Décidé à ne pas sortir de chez lui avant le lundi matin, il se mit au travail avec ses fioles et pondit cinq formules dont aucune ne lui donnait réellement satisfaction. En temps normal, il en eût confié un échantillon à chacune de ses petites amies et eût attendu leur coup de téléphone du lendemain matin. Les filles vont au bal le samedi soir, et c'est un bon endroit pour essayer un parfum nouveau.

Mais Steve ne croyait pas à ses trouvailles et n'avait aucune envie de se donner tout ce mal. Tard dans la nuit, il continua ses essais. Zénobie avait abandonné sa grande scène de séduction sur Artaxercès. Elle se passionnait pour un nouveau jeu qui consistait à fourrer ses pattes dans le clavier de la machine à écrire.

Le dimanche matin, Steve se demanda s'il allait se lever. Il avait la certitude que la partie était perdue. Il ne trouverait rien et J. P. le balancerait le lundi. L'avenir, ensuite, serait fait d'un tabouret et d'une blouse blanche avec huit heures quotidiennes dans un immense labo aseptisé. Entre une nausée de dégoût et un verre de whisky sec, il avait commencé hier à taper sa lettre de démission. En descendant au sous-sol, il la trouva encore sur la machine. Il rôda entre les meubles, tenta de s'intéresser au diagramme du douze lampes et sombra dans le fauteuil-club. Un chimiste fini. Il tenta de saisir la bouteille de bourbon sur le bureau, et son regard vague se posa sur la feuille glissée dans la machine. Était-il assez saoul hier soir pour avoir pondu cette formule de pire imagination... ?

Il passa une bonne heure à s'imbiber de whisky sans penser à rien. Quand il fut assez ivre pour faire une chose vraiment idiote, il décida de tenter la préparation de la formule. Zénobie ne le quittait pas des yeux tandis qu'il mélangeait les différentes essences. Ça ne ressemblait à rien de connu, les spécialistes se seraient tenu les côtes, mais Steve était saoul comme une bourrique.

Lorsqu'il eut versé la dernière goutte, Zénobie sauta sur l'évier et renversa la coupelle. Steve voulut lui lancer une gifle, mais il la manqua d'une bonne main. La chatte semblait le narguer, se roulant dans le liquide répandu. Pour se faire pardonner, elle sauta sur l'épaule du chimiste et frotta contre son cou son pelage humide. Trop anéanti pour réagir, Lorensen se laissa tomber dans le fauteuil.

Le bourbon qu'il avait bu n'était pas un whisky cher, mais c'était un whisky fort. Avant de sombrer dans le sommeil, il eut le temps de voir Zénobie filer par la fenêtre vers la pelouse, Artaxercès sur ses talons.

Ce furent les coups à la porte qui le ramenèrent à nouveau dans ce monde. Ce n'est qu'en tirant le verrou qu'il perçut consciemment le vacarme infernal qui venait de la pelouse.

Mrs Wimbleton chargea dans la pièce, le chignon en bataille, les yeux exorbités. Trop étranglée de rage pour proférer un son intelligible, elle pointa vers la fenêtre un index tremblant. Steve regarda dehors et pâlit.

Installée sur une marche du perron dans une pose hiératique, les yeux mi-clos, Zénobie se léchait une patte avec affectation.

Sur la pelouse aux mottes de gazon arrachées, un cercle d'une quinzaine de matous de tous poils se refermait sur Artaxercès. Le chat de Steve faisait rouler les muscles de son dos, l'échine hérissée, une oreille saignante. De sa gorge sortait un son rauque et impressionnant, qu'on eût dit produit par un félin beaucoup plus gros. Soudain, il y eut un éclair de poils et de griffes, un miaulement aigu, et l'un des assaillants roula sur le gazon pour bondir hors de portée et rejoindre ceux qui déjà léchaient leurs blessures. Artaxercès coula vers Zénobie un regard amoureux et choisit son prochain adversaire.

– Et cela dure depuis deux heures...

Mrs Wimbleton avait partiellement retrouvé sa voix. Steve la considéra au travers d'un brouillard alcoolisé. Malgré sa migraine, il eut envie de rire, car les moustaches de sa logeuse lui rappelaient celles des chats. Tandis qu'il s'efforçait de trouver des mots apaisants, il constata le changement qui s'opérait.

Au fur et à mesure que la vieille demoiselle s'approchait de lui, l'indignation laissait place à une expression d'hébétude. Les yeux devenaient fixes, les lèvres s'entrouvrirent, humectées par une langue nerveuse. Steve recula, saisi d'une vague inquiétude.

Mrs Wimbleton fit deux pas en avant et commença à tirer le col de son corsage de toile noire. De sa main libre, elle saisit la nuque du chimiste et força le visage de celui-ci près du sien.

– Monsieur Lorensen... Monsieur Lorensen...

En pleine panique, Steve se dégagea d'une détente désespérée et se réfugia debout sur l'établi, à l'autre extrémité de la pièce. Sa logeuse restait immobile au centre du sous-sol, comme stupéfaite et désarmée. Elle bredouilla quelque chose d'incompréhensible et se précipita dehors, claquant la porte derrière elle. Steve attendit un moment pour descendre de son perchoir.

Dehors, la sarabande féline continuait.

Ses yeux firent le tour de la pièce avec perplexité. Soudain, l'illumination le frappa au plexus et il tomba à genoux, secoué de hoquets de rire.

Lorensen fit plusieurs choses ce dimanche entre 17 et 22 heures. Il prépara deux flacons de la nouvelle mixture et posta la formule en pneumatique au Bureau des Brevets.

Il prit une douche, se rasa, s'habilla avec soin et insista au téléphone pour emmener Anita dîner. Cette fille avait un tempérament de glaçon dans un corps de déesse, il savait quelque chose de l'un comme de l'autre.

A 22 h 30, il s'arracha aux bras frais d'une Anita pantelante et prit un taxi pour aller déposer un flacon au domicile privé de Jean Dupré. Le lundi vers dix heures, il téléphona au patron. Tandis que la sonnerie grelottait interminablement, il se cala contre la hanche nue du Chat Sauvage :

– Tu n'en as pas assez, de ce poste de réceptionniste ?

Elle hocha la tête sans ouvrir les yeux.

– Parce que je sens que je vais avoir besoin d'une secrétaire particulière.

Dupré venait de décrocher et répondait d'une voix ensommeillée. Dans l'écouteur, Steve écoutait distinctement le rire d'une fille chatouillée qui n'était certainement pas Madame Dupré.

Au pied du lit ravagé, Zénobie ronronnait aux côtés d'un Artaxercès mal en point, mais béat.